**Ce qui est important 30 > PlusJApprends**

Konrad Lorenz & Karl Popper, L’avenir est ouvert, Flammarion, 1983

L’AVENIR EST OUVERT

Conversation au coin du feu entre Konrad Lorenz et Karl R. Popper

[...]

En quête d’un monde meilleur

[...]

Kreuzer : La question fondamentale reste pourtant de savoir comment la nécessité de la simple répétition et le hasard, qui n’est qu’une erreur, autrement dit deux processus dépourvus d’intelligence peuvent faire naître l’ardeur impétueuse de la vie et de l’esprit ?

Lorenz : Je voudrais bien le savoir, moi aussi.

Kreuzer : D’où vient l’élément créatif?

Popper : Je voudrais d’abord dire une chose à Konrad Lorenz : j’ai relu ces derniers jours *L’Envers du miroir* et j’ai été étonné du nombre de points sur lesquels nous tombons tous les deux d’accord. Même sur tout ce que tu viens de dire à l’instant, Konrad, je t’approuve. La vie cherche un monde meilleur. Chaque être vivant pris isolément cherche un monde meilleur ou cherche tout au moins à s’arrêter ou à ralentir son déplacement où le monde est meilleur. Et cela va de l’amibe jusqu’à nous. Notre désir, notre espoir, notre utopie sont toujours la découverte d’un monde idéal. C’est en quelque sorte inscrit en nous par une sélection darwinienne. Et il ne faut pas laisser cela de côté. Il n’est tout simplement pas vrai que nous soyons « modelés » par l’environnement. Nous *recherchons* un environnement et nous le *modelons, activement*. Le gène nu a recherché un environnement de protéines et s’en est fait un manteau qui constitue pour l’essentiel son monde meilleur. Il en va de même de nous, lorsque nous revêtons un blouson de cuir ou une veste de laine. Nous cherchons constamment à réformer et à modifier notre environnement immédiat, notre environnement plus lointain et enfin le monde entier. Notre volonté joue donc un rôle capital dans le cours de l’histoire. Ce serait sans doute la réponse que je donnerais à votre question sur la créativité. Mais je tiens à souligner aussi que *je ne sais rien*. Tu as évoqué le « daimonion » de Socrate, je voudrais pour ma part me référer à Socrate comme à celui qui ne sait rien, l’homme qui a su qu’il ne savait rien. Nous ne savons véritablement rien et même ce que je viens d’avancer maintenant est une pure supposition, je dirais toutefois qu’il ne faut pas sous-estimer le rôle de l’être vivant en quête d’un monde meilleur. Nous sommes des êtres qui cherchent, la vie est sceptique — du grec examiner, chercher — dès le départ. Elle n’est jamais tout à fait satisfaite des conditions qui sont les siennes. Et elle est audacieuse dans ses aventures.

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Exister, est-ce agir ?

Respecter la nature, est-ce renoncer à la transformer ?

Pourquoi voulons-nous être libres ?

La vie est aventure, la vie est risque

Kreuzer : La quête d’un monde meilleur : est-ce là l’explication de l’existence d’un élément créatif, du fait que quelque chose agit « d’en haut », à savoir les données du système, qui déterminent l’orientation de l’évolution ?

Lorenz : Je dirais plutôt quelque chose qui agit *apparemment* d’en haut. En vérité l’univers tout entier est constitué d’emblée de telle sorte qu’il y a au moins la possibilité d’agir, de « vouloir » comme vient de le dire Karl. Il est faux de prétendre que la vie se livre stupidement à des essais dans tous les sens et qu’elle évolue malgré tout vers un stade supérieur, en tout cas cela fait une impression fausse. Il est bien plus clair et, d’un point de vue humain, bien plus juste de dire que la vie est un processus de quête de connaissance. Nous avons intitulé notre entretien télévisé « Vivre c’est apprendre ». La vie est ainsi faite par la sélection — on peut le dire sans s’éloigner en aucune manière de Darwin — qu’elle assimile, qu’elle enregistre, pour employer un terme de cybernétique, à l’intérieur du système vivant des données sur son environnement. Il se forme à l’intérieur de l’organisme une image de plus en plus complète de l’environnement, et ce par une méthode d’essai *active*. L’activité caractéristique du vivant est non pas l’attente passive mais l’essai permanent. La vie entreprend quelque chose, elle assume un risque. Que ce risque puisse paraître une erreur ne change rien à l’affaire. La vie prend des risques, elle tente des expériences. Une grande firme d’industrie chimique investit aussi une part importante de ses bénéfices bruts en travail de laboratoire parce qu’elle sait à coup sûr que ce sera rentable. C’est l’un des processus qui font que l’évolution se déroule au rythme où elle se déroule ; sinon les quelques millions d’années que nous concèdent les radiologues n’auraient jamais suffi.

La chance existe t-elle ?

L’esprit a-t-il accès aux choses ?

Popper : Je me rallierais parfaitement à tout cela excepté à la formule « à coup sûr ». Le risque reste toujours un risque.

Lorenz : Je retire « à coup sûr ». Disons avec une grande probabilité ou avec une probabilité suffisante. Tu as tout à fait raison. [...]

Lorenz : La disposition à courir un risque est indissociable de la quête du monde idéal. Néanmoins tout dépend des sollicitations de l’environnement. La vie recherche des problèmes, et l’offre de problèmes est importante pour la réussite; le manque de problèmes peut entraîner une stagnation. C’est ce dont témoignent les « fossiles vivants », les êtres vivants qui n’ont pas changé depuis des millions d’années parce qu’ils vivent dans la niche écologique qui leur convient le mieux et qu’ils n’ont donc eu aucune raison de changer. [...]

On voit donc bien qu’il faut le jeu de multiples composantes pour que l’évolution progresse; et il faut que dans chaque catégorie les niches écologiques inférieures soient occupées de trouver des niches supérieures, plus complexes. [...]

Exister, est-ce agir ?

Exister est-ce profiter de l'instant présent ?

Serions-nous plus libres sans machines ?

Les niches, non pas découvertes, mais inventées

[...]

Popper : Je le répète, dès le départ, sans doute sous l’effet de la sélection darwinienne, la vie recherche un monde meilleur. Konrad, tu as parlé de niches écologiques. C’est aussi l’une de mes expressions favorites. Je te critiquerais seulement sur un point: tu parles de niches écologiques « occupées ». On dirait que les niches écologie existent par avance. Or ce n’est pas le cas. C’est la vie qui les invente.

Lorenz : Tout à fait juste.

Popper : Tout peut être donné par avance. Mais seule la vie fait que tout cela devient une niche écologique. La vie espère, la vie travaille, comme si elle portait en elle un espoir de trouver un monde meilleur, de meilleures niches écologiques. Les plantes et les animaux sont prêts à risquer l’aventure d’une nouvelle niche écologique. Et ceux qui prennent cette initiative accèdent par la sélection à un niveau supérieur.

Lorenz : C’est juste.

Popper : Les êtres vivants dénués d’initiative, de curiosité, d’imagination doivent se disputer les niches écologiques occupées ; ceux qui au contraire exercent leur esprit d’initiative ont à leur disposition les niches écologiques qu’ils inventent. Et ce qu’il y a d’intéressant, c’est que dès le départ les niches écologiques sont construites par les êtres vivants. Je voudrais du reste émettre une petite remarque à ce propos : à mon avis on parle beaucoup trop d’ « aliénation ». Je dirais que la vie elle-même cherche constamment l’aliénation. Elle s’arrache constamment à sa niche écologique naturelle en se précipitant dans l’aventure d’un nouveau milieu. Lorsque le gène invente une membrane ou lorsque nous mettons un manteau c’est un phénomène d’aliénation par rapport à la nudité. Je tiens le discours sur l’aliénation pour un discours dangereux et ridicule. Il s’agit tout simplement de l’aventure du vivant qui cherche un cadre nouveau et étranger, et qui s’y risque. Cela joue un rôle capital dans l’évolution vers un stade supérieur mais n’explique pas entièrement l’évolution vers ce stade ; c’est un élément qui y joue un rôle décisif. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Apprendre : mettre en lumière — laisser dans l’ombre

[...]

Popper : Il y a deux modes d’apprentissage radicalement différents. L’un est l’aventure, l'acquisition d’un élément nouveau, l’autre est l’effort pour refouler en quelque sorte dans son inconscient ce que l’on a appris. Quand tu conduis tu apprends à oublier ce que tu as appris, pour faire attention à la route, puis tu ne fais attention *qu’à* la route et tout le reste va de soi. Pour jouer du piano, au début, tu as un mal fou à coordonner les doigts et les notes, tu apprends une chose nouvelle. Mais une fois que tu as acquis cet élément nouveau, tu t’efforces de te concentrer exclusivement sur l’essentiel : l’idée du compositeur.

Lorenz : Oui.

Popper : Il y a donc deux stades tout à fait différents de l’apprentissage : le premier est celui de l’aventure, du chercheur, de l’inventeur, l’autre est l’apprentissage par coeur, pour se débarrasser de quelque chose, l’enfouir dans l’inconscient! La psychologie de l’apprentissage ne tient compte malheureusement que du deuxième mode d’apprentissage, l’apprentissage par répétition, qui n’a aucun intérêt, et elle fait comme si c’était le seul. Or, pour répondre à la question que tu viens d’évoquer, toute la théorie de l’induction se fonde sur cette erreur de la psychologie de l’apprentissage. La répétition ne joue aucun rôle dans la découverte, elle n’intervient que « pour oublier ». La répétition nous sert à automatiser un processus, pour qu’il ne nous embarrasse plus, que nous n’ayons plus besoin d’y accorder d’attention. Il y a une incroyable différence entre l’apprentissage par la méthode d’essai et d’erreur, qui est toujours une aventure, et l’apprentissage par répétition, qui ne conduit jamais à rien de nouveau, mais permet simplement « d’oublier » ce que l’on a appris, autrement dit de le refouler dans l’inconscient.

Lorenz : Je dirais qu’il l’arrête, qu’il le fixe ; oui, je suis parfaitement d’accord avec ça. En ce qui concerne l’expérimentation, il faut préciser que tout le processus d’adaptation du vivant commence par l’expérience. L’apprentissage par répétition, pour reprendre ta formule, est au contraire un processus d’enregistrement d’information. Le savoir acquis est repoussé dans l’inconscient pour décharger l’esprit expérimentateur; nous n’en sommes pas moins dépendants de ce savoir refoulé dans l’inconscient et complètement mécanisé car il est la condition de la liberté dont nous faisons usage « d’en haut ». Toute expérience repose sur des structures, or une structure n’acquiert sa capacité de soutien qu’au prix du sacrifice d’un certain degré de liberté. Un ver peut se tordre dans tous les sens, nous ne pouvons au contraire nous plier qu’aux endroits où sont prévues des articulations ; mais nous nous tenons debout, alors que le ver en est incapable. Dans les fonctions supérieures de l’intellect, les processus automatisés jouent un rôle très important parce qu’ils sont la condition de la pensée libre et de la perception des formes. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

La culture est-elle libératrice ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Les hypothèses sont des formes; les formes sont des hypothèses

[...]

Popper : Et cela nous amène à un nouveau problème, le problème de la forme. A mes yeux, la perception d’une forme est pour l’essentiel la même chose qu’une hypothèse. Lorsque je te vois et que je me dis : c’est Konrad qui est assis devant moi, cela correspond à une attente. Et la notion d’attente est de la plus haute importance pour moi. Je vois dans l’attente, l’attitude de l’animal qui anticipe sur ce qui va arriver, le début d’une hypothèse, l’amorce de la théorie. Par exemple, lorsque je vois là un siège, je m’attends à ce que l’on puisse s’y asseoir. C’est en quelque sorte la raison pour laquelle j’interprète une forme, la forme du siège, comme une hypothèse. [...]

II est bien plus significatif de dire que *les formes sont des hypotèses*. Elles le sont dans la mesure où elles représentent des attentes qui nous informent sur le monde extérieur, nous informent de façon toujours plus aléatoire et très souvent mal.

La démarche n’est pas forcément claire dès le départ, il s’en faut de beaucoup. Ne t’est-il jamais arrivé ce qui m’arrive constamment ?: tu formules deux idées, que tu n’avais pas du tout reliées entre elles, et tu t’aperçois brusquement qu’elles sont liées de la façon la plus essentielle. On vit aussi cela parfois comme un *Aha-Erlebnis*, une révélation, la perception d’une forme : une forme restée cachée pendant des années.

Lorenz : C’est tout à fait juste. Et c’est à mes yeux l’exemple type de la fulguration: que deux systèmes qui se sont développés jusqu’alors indépendamment l’un de l’autre s’imbriquent tout à coup l’un dans l’autre pour former un nouveau système doté de propriétés qui n’avaient jamais existé. Cela se produit naturellement dans la conception d’hypothèses intellectuelles et, en fait, il ne s’agit pas là d’une forme. C’est un type de fulguration on pourrait dire qu’il s’agit de deux formes dont la corrélation me devient brusquement évidente.

Popper : Ensuite, on y voit une forme, mais ce n’en était pas une.

Lorenz : Ce n’en était pas une auparavant. Là je suis entièrement d’accord. [...]

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

La perception peut-elle s’éduquer ?

Les apparences sont-elles trompeuses ?

Peut-on se fier à l’intuition ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

Kreuzer : Poursuivant ce raisonnement jusqu’au bout on peut en arriver à la conclusion à laquelle aboutit Karl Popper, à savoir que l’induction — l’apprentissage par éléments isolés — n’existe pas.

Lorenz : Je dirais qu’elle n’existe que dans l’inconscient. C’est en rapport, comme nous venons de le voir, avec la perception des formes. Le cerveau réunit des informations et accumule un incroyable nombre de données sur un fond de bruit indifférencié. Jusqu’à ce que la structure se dégage brusquement du fond; et cela se produit tout à fait inconsciemment. [...]

Popper : [...] *Seul l’invraisemblable est intéressant*. La nouveauté est toujours totalement invraisemblable. L’hypothèse que nous créons de toutes pièces se situe en quelque sorte au degré zero de vraisemblance. Il n’y a donc pas la moindre induction, mais uniquement des découvertes risquée. Les hypothèses hasardeuses peuvent être réfutées par sélection. [...]

Lorenz : J’ose affirmer qu’il est très rare que j’invente une hypothèse de toutes pièces, et je crois que ce processus de stockage d’informations est indispensable pour mettre sur pied une hypothèse.

Popper : Comme tu dis, il faut avoir une énorme quantité d’informations sur le sujet, autrement dit, il faut avoir fait un nombre incroyable d’erreurs et les avoir corrigées — par exemple celle que tu viens de dénoncer à l’instant, qui avait consisté à prendre d’abord ce petit poisson pour autre chose — pour te rendre compte après coup que c’était quand même une perche! II faut avoir ce que l’on appelle de l’expérience. Et l’expérience consiste essentiellement à faire beaucoup d’erreurs et à les rectifier; il faut être passé par ces erreurs. En d’autres termes, les essais et les erreurs font l’expérience. [...]

Popper : Le fondement de la théorie de l’induction est le suivant : nous apprenons par une activité qui nous est innée, par une foule de structures qui nous sont innées et que nous avons la faculté de développer ; *nous apprenons activement*. C’est l’essentiel. L’induction nous rend passifs, la répétition transfère les choses de notre esprit en éveil dans notre subconscient. Le véritable apprentissage n’est pas inductif, c’est toujours une démarche d’essai et d’erreur entreprise avec la plus grande activité dont nous soyons capables.

[...]

L’idée d’inconscient exclut-elle celle de liberté ?

Admettre l'existence de l'inconscient est-ce rendre vain tout effort de lucidité à l'égard de soi même ?

Peut-on croire sans savoir ?

Les principes de la raison sont-ils issus de l'expérience ?

Exister, est-ce agir ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

A priori, a posteriori, ancien et nouveau

Lorenz : Dès le début des années quarante, j’ai dit : ce que Kant appelle l’*a priori* est autant de théories génétiquement fixées. La substantialité, la causalité, etc., tout cela ne correspond à rien en réalité. Ce sont des casiers dans lesquels nous devons, bon gré, mal gré, faire entrer les résultats de notre exploration. [...]

Et si maintenant tu définis l’induction comme ce dont on fait l’expérience ultérieurement, ce qui n’est pas inné, l’induction n’existe véritablement pas. Toute expérience est déterminée par le patrimoine héréditaire : parce que nous avons dans le cerveau tant et tant de théories, je dis bien de théories, dont nous ne pouvons nous détacher. Elles présentent toutes un certain nombre de structures assurant à la fois une fonction de soutien et de limitation du degré de liberté. [...]

Popper : Ce ne sont pas les termes qui m’importent mais mon idée que les *a priori*, aussi bien dans la vie du sujet individuel que dans l’évolution de l’espèce, sont des hypothèses projetées sur le monde ; ils ne sont en aucun cas passivement acquis. [...]

Popper : Je dirais pour ma part que *toutes les hypothèses, toutes les théories, sont a priori par leur formation*, qu’elles soient émises intégrante de l’histoire de l’espèce ou de notre vie

individuelle. Il faut simplement établir clairement que *Kant s’est trompé en prétendant que tout ce qui était a priori était nécessairement vrai. Les a priori* sont des hypothèses : ils peuvent donc être *faux*. [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Le cerveau fait le langage, le langage fait le cerveau

[...]

Popper : [...] Je suis trialiste. Non pas dualiste, mais trialiste. Je prétends non seulement qu’il existe un corps et un esprit au sens où, par exemple, nous sommes actuellement bien éveillés, mais qu’il nous arrive aussi de dormir, et que notre psychisme joue alors un tout autre rôle que lorsque nous sommes éveillés, mais je prétends aussi que notre langage, notre écriture créent une troisième entité, celle des produits de notre activité intellectuelle. Ces produits ont un *feedback*, une rétroaction si forte sur notre psychisme que c’est ce qui constitue la principale différence entre le psychisme humain et le psychisme animal. L’esprit humain dépend au moins à 95 % de ses produits. Je retire ce « 95 % », en fait, il est radicalement impossible de savoir jusqu’à quel point nous sommes dépendants de ces produits, par exemple de notre langage, surtout de notre langage, mais aussi de ce que nous écrivons, publions, lisons…

Lorenz : L’esprit humain est un phénomène collectif, il ne peut pas se concevoir individuellement.

Kreuzer : L’esprit humain serait un produit rétroactif de ce que Karl Popper appelle le monde trois, à savoir le monde des produits de notre esprit. L’esprit se forme par rétroaction : le cerveau fait le langage, le Iangage fait le cerveau, et les deux réunis font cette entité supérieure qu’est la conscience de soi. [...]

Qu'est-ce qu'une idée ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

La culture nous rend-elle plus humains?

La culture est-elle libératrice ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Le langage trahit-il la pensée ?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

La pensée commence avec le mensonge

Popper : [...] Bûhler distingue trois stades de l’évolution du langage. Dès lors qu’un animal ou une plante bouge, ce mouvement *exprime* un état intérieur. Le langage se comporte en l’occurrence un peu comme un thermomètre : quand quelque chose monte, il indique cette « montée ». Vient ensuite la fonction de signal, la fonction de déclencheur: l’autre réagit à l’expression. Et le troisième stade est, d’après Bûhler, celui de la description de situations, de rapports, d’états de faits : c’est le stade du langage humain. Presque tous les théoriciens du langage s’en tiennent au domaine de l’expression. [...]

Lorenz : La pensée conceptuelle est indubitablement allée de pair avec le langage.

Popper : Pardonne-moi de t’interrompre. Je n’aime pas le concept de « concept », je n’aime pas non plus le concept de « symbole », et je n’aime pas que l’on parle de « pensée conceptuelle ». Je pense que le concept est un simple moyen pour parvenir au but. Le but est la *représentation* et la *vérité*: la *représentation* de propositions qui sont *vraies*. Le concept n’est pas vrai, un symbole non plus. Cela vaut pour le langage humain et peut-être aussi pour le langage des abeilles. [...]

Popper : La représentation a entre autres caractéristiques primordiales de n’être pas conditionnée par la situation. Je pourrais parler avec toi, à l’instant, du pôle Nord, te raconter comment c’est, là-bas. C’est la représentation à l’état pur ; ni la fonction de déclenchement, ni la fonction d’information ne permettent ce que permet exclusivement la représentation, à savoir de parler d’objets ou de pays lointains, d’événements qui se sont produits il y a des centaines de millions d’années, etc.

Lorenz : Je voudrais quand même ajouter quelque chose en faveur du concept, et ce en corrélation avec l’exploration, avec la concrétisation de la représentation. Dans le comportement exploratif, l’animal essaie tous ses schémas comportementaux sur un nouvel objet : manger, cacher, couper, etc. L’animal ne veut pas manger l’objet, il veut seulement déterminer si l’objet est théoriquement *comestible*, comestible en principe. Arnold Gehlen a très bien défini cette fonction du comportement exploratif. Mais il a cru que c’était spécifiquement humain. Or ce n’est pas exclusivement propre à l’homme. Et il est quand même assez remarquable qu’un animal sache qu’un objet est théoriquement comestible. Indépendamment du fait que le sujet ait faim ou non au moment donné. Et le plus intéressant, c’est que le comportement exploratif disparaît instantanément dès lors qu’il ne se situe plus dans « le champ de la détente ». Dès l’instant où l’un de ses besoins s’éveille pour de bon, si l’animal a faim, prend peur, ou quelque autre chose de ce genre, c’en est fini de l’exploration.

Popper : Le comportement exploratif a donc beaucoup de points communs avec le jeu.

Lorenz : Sa définition est indissociable de celle du jeu. L’homo ludens est inséparable de l’homo explorans.

Kreuzer : Que veut dire jouer ? Essayer le monde extérieur ?

Lorenz : Tenter des expériences créatives avec ses propres schémas comportementaux.

Popper : J’ai une théorie sur la formation de la fonction de représentation à partir du jeu : je pense que par imitation les enfants sont amenés à jouer un certain nombre de rôles propres aux adultes. Et qu’ils se servent aussi de leur bouche pour montrer les sons que produisent les adultes, et que de cette imitation ludique naît le véritable langage humain. Certes il y a aussi des cris d’alarme. L’utilisation ludique des cris d’alarme conduit au premier mensonge. Et c’est ainsi qu’apparaît le problème de la vérité. Et avec le problème de la verité apparaît aussi le problème de la représentation.

Lorenz : C’est pourquoi le jeu de rôle revêt une telle importance chez l’enfant, jouer au papa et à la maman, etc.

Kreuzer : Nous arrivons là au stade spécifiquement humain. C’est là que commence l’homme, là que commence cette haute conscience de soi, au sens de Popper.

Lorenz : Là que commence la *persona*, au sens le plus étroit. Le rôle : qui suis-je? C’est grandiose. Pas d’objection.

Popper : La célèbre histoire de l’enfant qui criait trop souvent « au loup ! » n’est pas une histoire morale; tu ne mentiras pas, etc. mais c’est vraiment l’histoire de la naissance du langage: le langage naît du fait qu’on crie « au loup ! » pour rire, et que, ce faisant, on ment. C’est alors que naît le problème de la vérité, et par la même occasion celui de la représentation. Le problème de la vérité n’existe qu’avec la représentation. Pour les abeilles, il n’y a pas de problème de la vérité. Lorsque Karl von Frisch ne les induit pas en erreur. elles disent la vérité : elles ne sont pas capables de mentir.

Lorenz : C’est un très bel exemple.

Le langage ne sert-il qu’à communiquer ?

Est-il nécessaire de parler pour être compris ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

N’y a-t-il aucune vérité dans le mensonge ?

Est-on soi même ou le devient-on?

Les apparences sont-elles trompeuses ?

Le moi du coq et le moi de l’homme

[...]

Lorenz : Mon Dieu, par exemple un coq qui chante et bat des ailes, a une plus pleine conscience de soi que moi. Il surestime démesurément son moi. Il se prend pour le centre du monde. Il est plein de fierté, d’agressivité, il est totalement égoïste.

Kreuzer : Ce moi du coq est-il notre moi ?

Popper : Bien entendu, nous répondons tous les deux non. Ce n’est pas le même moi.

Lorenz : Ce n’est pas le même, mais il y est contenu. Car le coq ne réfléchit pas. Il ne pourra jamais y avoir de quête d’identité chez lui. Un coq de rang subalterne qui vient de se faire battre n’a plus beaucoup d’ego.

Popper : Je suis d’accord pour dire d’une façon générale que dans l’évolution des êtres vivants, les formes anciennes sont en quelque sorte toujours là. Elles ne sont jamais totalement dépassées. Autrement dit, le coq est bien contenu dans l’homme, mais pas l’homme dans le coq. [...]

Lorenz : Insurmontable pour nous. Dire que l’esprit n’existe pas ou qu’il serait matériellement explicable est la plus grande absurdité que l’on puisse dire. Nous ne pouvons pas l’expliquer, et mon défunt ami Gustav Kramer l’a merveilleusement exprimé en disant : « En admettant même que dans un aboutissement utopique de la recherche nous ayons décrit tous les processus de l’esprit jusque dans les moindres détails et que nous puissions prouver qu’ils coïncident point pour point avec des processus physiologiques, le problème du corps et de l’esprit ne serait en aucune manière résolu pour autant, nous serions tout au plus autorisés à dire que le parallélisme psychophysique est véritablement très parallèle. » C’est une merveilleuse formulation de l’insoluble. Et voyez-vous les problèmes insolubles ne m’étonnent pas. Je ne m’étonne pas du peu de chose que je comprends, je m’étonne que mon cerveau d’anthropoïde à peine amélioré arrive seulement à refléter de tels problèmes. Je ne m’étonne pas comme je l’ai dit que l’électron se présente une fois sous la forme d’un corpuscule, une fois sous la forme d’une onde, et que notre Karl Popper soit d’une part, un esprit, de l’autre, un corps. Je m’étonnerais de m’en étonner. [...]

Popper : [...] Tu as parfaitement raison et je suis tout à fait d’accord avec toi pour dire qu’il y a deux grandes étapes dans l’évolution : la vie et l’homme. Et l’homme, c’est avant tout le langage. Qu’est-ce qui permet l’évolution culturelle? La critique. Le langage rend possible une critique, et à partir de la critique nous avons développé la culture.

Lorenz : Le langage a fait naître une communauté qui n’avait jamais existé jusqu’alors, une communauté du savoir et par là même de la volonté.

Popper : Tant que nous n’avions pas sorti nos théories de nous-mêmes, nous nous confondions avec elles, et nous ne pouvions donc pas les *critiquer*. Le coq ne peut pas distinguer son moi de ses attentes ni de ses théories.

Lorenz : Le coq tue celui qui tente de le critiquer, et nous n’en faisons pas autant.

Popper : Le coq ne peut pas critiquer ses théories. sommes ou non des égoïstes. Le langage nous permet de considérer une proposition à l’extérieur de nous et de nous demander : « cette proposition est-elle juste ? Est-elle vraie ? » Et c’est alors que la proposition commence véritablement à exister en tant que telle, avec la possibilité de la proposition fausse, avec le problème de la vérité. J’ai du reste ajouté à ces trois stades de Bûhler un quatrième, celui de la fonction *argumentative* du langage. Nous pouvons parler de la vérité ou de la fausseté d’une proposition. C’est alors une…

Lorenz : Une catégorie supérieure au sens de la Structure stratifiée de Nicolai Hartmann.

Kreuzer : Ce quatrième stade est-il celui qui fait véritablement l’humanité ? C’est bien le quatrième stade de développement du langage qui opère la rétroaction entre le monde trois, entre les produits de notre culture, et notre cerveau. Et c’est là que se forme véritablement cette haute conscience de soi dont nous parlons. [...]

Kreuzer : Nous avons mentionné au début de cette conversation que la conscience de ce type de moi avait quelque rapport avec l’enseignement. Que l’on en prenait conscience en apportant un enseignement.

Lorenz : La conscience supérieure de soi est bien entendu en rapport avec la société humaine. La conscience supérieure de soi est liée au sentiment d’être un membre utile d’une société. Et c’est la raison pour laquelle je suis biosociologue. L’une des plus profondes satisfactions que l’on puisse éprouver est celle d’être compris, et plus particulièrement par les jeunes. Cela m’apporte une satisfaction particulière, un sentiment de bonheur intérieur. Lorsque je les vois écouter attentivement, et même comprendre ce que je veux dire. [...]

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

Le langage ne sert-il qu’à communiquer ?

Que suis-je par rapport à mon corps ?

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Qu'est-ce qu'une idée ?

Rien n’a jamais existé

Kreuzer : Si vous prenez le contre-pied de la formule de Ben Akiba, en déclarant non pas « tout a déjà existé » mais rien n’a jamais existé ; si par conséquent le monde est ouvert, il faut pouvoir penser qu’il atteindra des stades d’évolution que nous ne saurions nous représenter aujourd’hui.

Lorenz : Je vis actuellement dans l’univers de mon dernier livre, *L’Homme en péril*. Il y a des dangers qui entravent la poursuite de cette évolution. J’ai consacré toute la première partie du livre à l’incertitude de Ia marche de l’univers et à son imprévisibilité, parce qu’il est extraordinairement naturel de penser que l’évolution doit se poursuivre vers le haut. L’homme pragmatique connaît l’évolution du grain semé à la céréale, de l’œuf au poussin, et lorsqu’on lui dessine un bel arbre de révolution, depuis l’amibe jusqu’à l’homme, tout le porte à penser qu’un avenir meilleur lui est assuré. C’est pourquoi il ne faut pas manquer de montrer clairement à l’homme qu’à partir de tout niveau atteint dans l’évolution, la marche peut se poursuivre vers le haut mais aussi vers le bas, et qu’il n’est écrit nulle part que l’homme n’a pas atteint aujourd’hui le sommet de son évolution et qu’il n’est pas sur le point de stagner, que la connaissance et tous les progrès de la science ne sont pas en stagnation et que tout ne se dirige pas vers un épouvantable système de division du travail pareil à celui des termites.

Kreuzer : Cette impressionnante réfutation d’un Optimisme naïf justifie-t-elle le pessimisme ?

Popper : Non, au contraire. Au contraire, c’est une incitation à voir les possibilités et à saisir les occasions. Voilà ce que c’est. Non pas une raison de pessimisme. Le plus grand péril me semble en fait le pessimisme, autrement dit la perpétuelle volonté de dire aux jeunes qu’ils vivent dans un monde mauvais. Il me semble que c’est le plus grand péril de notre temps, plus grand que la bombe atomique. Laisser entendre aux gens qu’ils vivent dans un monde mauvais, hypocrite et je ne sais quoi encore. Si l’on considère les choses sous un angle historique, le monde où nous vivons est, à mon sens, le meilleur qui ait jamais existé. Bien sûr c’est un monde mauvais, parce qu’il y a un monde meilleur, et que la vie nous incite à chercher un monde meilleur. Et il faut poursuivre cette quête. Mais cela ne signifie pas que notre monde soit mauvais. En vérité, non seulement le monde est beau, mais les jeunes ont aujourd’hui la possibilité de le voir comme ils n’avaient jamais pu le faire auparavant. C’est d’une énorme importance.

Lorenz : Le médecin a souvent le devoir d’alarmer. Cela ne veut pas dire qu’il soit pessimiste. Le fait de voir tous les risques de maladie et d’attirer l’attention sur eux ne signifie pas que l’on soit pessimiste. Je passe pour un pessimiste culturel. Si je l’étais, je me contenterais de jouer avec mes petits poissons et avec mes oies sans me préoccuper des problèmes de l’humanité. L’un des principaux dangers qui nous menacent est, comme Karl Popper vient de le dire très justement, la perte de sens de l’univers aux yeux des jeunes. Ce que Viktor Frankl voit et combat très justement, la perte de sens. Je me demande toujours comment lutter là contre, et l’un des principaux remèdes que je connaisse serait de mettre les jeunes gens en contact avec la beauté de la nature. Un être qui sait exactement la beauté d’une forêt printanière, la beauté des fleurs, la merveilleuse complication de n’importe quel embranchement du règne animal ne peut en aucun cas désespérer du sens de l’univers. La possibilité d’évolution supérieure, la possibilité d’évolution vers des niveaux inconnus qui n’ont jamais existé est aussi réelle que celle de voir l’humanité se transformer en société de termites de la pire espèce.

Kreuzer : Rien n’a jamais existé.

Lorenz : Rien n’a jamais existé, et *tout est possible*!

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

La division du travail sépare-t-elle les hommes ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Qu'est-ce qui a du sens ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

La beauté transforme-t-elle notre conscience du réel ?

La beauté est elle promesse de bonheur ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Avons nous le choix d’être libre ?

Symposium organisé à l’occasion du quatre-vingtième anniversaire de Karl R. Popper (Vienne, 24-26 mai 1983)

LA SCIENCE ET L’HYPOTHÈSE

[...]

Popper : Je n’ai sans doute pas assez souligné que l’essentiel était de séparer la science de la métaphysique, en partie aussi pour donner le champ libre à la métaphysique. Il faut pouvoir dire : voilà un problème intéressant, malheureusement ce n’est pas un problème scientifique mais un problème métaphysique. Peut-être que cela deviendra un jour un problème scientifique, mais en tout cas ce n’en est pas un pour le moment, ce qui n’empêche pas qu’on en parle.

II serait ridicule d’interdire de parler de quelque chose parce que ça ne fait pas partie de la science. C’est ce qu’a voulu faire le cercle de Vienne. Le cercle de Vienne a installé de grands panneaux d’interdiction pour dire qu’on n’avait le droit de parler que de science, que tout le reste était absurde. En vérité nous pouvons dire beaucoup de choses qui ne relèvent pas de la science, et il faut que nous le puissions — seulement il ne faut pas que nous les fassions passer pour scientifiques. Malheureusement les philosophes ont souvent parlé de leurs idées scientifiques comme si elles étaient non seulement une science, mais même une suprascience. Pour ma part, leurs théories metaphysiques me paraissent plutôt préscientifiques, en tout cas elles ne sont pas contrôlables, ni scientifiquement critiquables. Mais dès lors qu’on a dit cela, on est libre de parler de tout ce que l’on veut en métaphysique. Ceux qui ne s’y intéressent pas n’ont qu’à s’écarter, un point c’est tout. Il n’est pas besoin de prononcer des interdictions.

En ce qui concerne Kant, je crois que Kant s’est trompé en pensant que les vérités *a priori*, autrement dit les vérités que nous ne tenons pas de notre expérience, étaient sûres et données. Bien sûr, nous essayons de parler de vérités *a priori*, seulement nous ignorons si elles sont vraies. Il a cru que nous en savions plus que nous n’en savons réellement. Il a eu tout à fait raison de considérer la géométrie euclidienne comme un *a priori*, c’est-à-dire comme quelque chose qui *ne* découlait *pas* de l’expérience et que nous avions construit, mais il a eu tort, nous le savons aujourd’hui, de croire qu’il y avait là une frontière insurmontable. En d’autres termes, bien que grand admirateur de Socrate, Kant n’était pas assez socratique. Il n’avait pas assez appris que nous ne savons rien. C’est là le point principal qui me sépare de Kant. Nous en savons bien moins que Kant ne l’a cru (il était induit en erreur par Newton). [...]

Y a-t-il des questions auxquelles aucune science ne répond ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?

Popper : Ses idées sont ce que l’homme possède de plus précieux. Nous n’avons jamais assez d’idées. Nous souffrons en permanence d’une pénurie d’idées. Et les idées constituent un bien si précieux qu’il faut traiter avec respect la métaphysique et en discuter avec déférence - peut-être sortira-t-il quelque chose de ces idées. Bien sûr, et c’est là le problème, d’abord nous n’avons pas assez d’idées, ensuite d’une façon générale leur discussion ne donne pas grand-chose, parce que nous n’avons pas assez d’idées pour la critique des idées. La critique elle-même a toujours besoin de nouvelles idées critiques. [...]

La philosophie peut-elle parler de la religion ?

La pluralité des opinions est-elle un obstacle à la vérité ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

LES TROIS MONDES

[...]

Popper: Le monde trois n’est pas mon invention. J’ai trouvé cette idée pour la première fois dans les ouvrages du très grand philosophe autrichien Bolzano prêtre catholique qui a grandi dans la Tchécoslovaquie actuelle. Bolzano parle de « propositions en soi », et il ne veut pas seulement dire par là les propositions rédigées sur le papier comme faisant partie du monde un, il entend par « propositions en soi » le contenu, le *contenu* des propositions que nous saisissons par une expérience du monde deux, une expérience du monde deux, une expérience psychologique. Nous avons donc d’après Bolzano un monde un, ce sont les écrits ; un monde deux, ce sont nos expériences, lorsque nous lisons ces écrits ; et un monde trois formé des contenus de ce que nous lisons, avant tout le contenu des propositions. [...]

Popper: Le rapport entre nos expériences et notre corps, plus particulièrement encore notre esprit, est ce que l’on appelle le problème corps-esprit, un problème extrêmement délicat. J’ai écrit avec mon ami Eccles un ouvrage au début duquel je précise très clairement que le livre ne résout pas le problème corps-esprit; je doute qu’il y ait une solution à ce problème. Je ne propose aucune solution, je le dis explicitement. Beaucoup n’ont pas compris ce qui était dit, et puis ils se sont aperçus que le livre n’apportait effectivement pas de solution au problème corps-esprit. Mais le livre modifie un peu le problème, justement par le fait qu’il introduit ce monde trois. Ma thèse est que l’esprit humain ne se trouve pas seulement dans un *rapport d’interaction avec le cerveau* mais aussi dans un *rapport d’interaction avec ses produits*, surtout avec le langage. En apprenant à parler, nous apprenons aussi à modifier notre intériorité, nous apprenons surtout que nous sommes un moi, puisque nous parlons avec d’autres « moi ». J’ai toujours essayé de montrer que, dans le rapport d’interaction avec les autres et avec le langage, résidait une part de la conscience spécifiquement humaine, par opposition à la conscience animale.

Qu'est-ce qu'une idée ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Que suis-je par rapport à mon corps ?

Quelle différence peut-on faire entre l’esprit et le corps ?

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?

Le cerveau, hypothèse qui produit des hypothèses

Seitelberger: Il a été dit hier que l’on pouvait concevoir le processus d’apprentissage comme la production active d’hypothèse sur le comportement dans le monde, hypothèses qui se vérifiaient ou étaient réfutées et assuraient ainsi la marche de I’évolution. Ce comportement hypothétique est commandé, chez les êtres vivants supérieurs, par le cerveau, et l’on peut dire à cet égard que le le cerveau est une théorie de la nature acquise au cours de l’évolution. Mais la particularité, et même la particularité unique du cerveau humain, réside en ceci qu’il n’est pas seulement une théorie ou une hypothèse sur la nature par sa simple existence ou son fonctionnement, mais qu’il projette lui-même des hypothèses et des théories dans le monde, il les produit activement et il les met en application.

Cette fonction décisive du cerveau a certes des origines précises dans le processus de l’évolution mais elle ne se situe plus dans un processus biologique, elle se situe dans un processus culturel, justement ce monde trois de Popper. Je voudrais dans ce qui va suivre prendre position sur la théorie des trois mondes du point de vue de la recherche sur le cerveau et en particulier discuter les conditions d'existence neurobiologique du monde trois, monde des produits de l’esprit.

La description scientifique du cerveau doit partir du principe qu’il s’agit d’un organe indivisible dont la fonction globale est intégrée à l’existence réelle de l’individu. En d’autres termes, on ne peut pas réduire l’homme à son cerveau même si celui-ci est le plus humain de tous les organes. D’un autre côté, il faut distinguer dans le cerveau, d’un point de vue analytique, trois niveaux différents à étudier avec des méthodes différentes. D’abord, l’organe lui-même : il a naturellement une évolution, et même une histoire évolutionnelle très curieuse, une anatomie complexe, des données physiques et chimiques de son existence et de sa vie. Ces données correspondent pour l’essentiel à celles des autres organes, mais elles présentent aussi certaines particularités. Passons à la structure fonctionnelle du cerveau : le rapport entre fonction et structure à l’intérieur du cerveau est celui d’une forme de système, système au sens technique du terme, c’est -à-dire d’une multiplicité de parties réunies en une unité fonctionnelle de traitement d’information pour la commande du comportement. La véritable fonction de ce système, soutenu par des activités organiques, réside dans les programmes de traitement d’information, autrement dit dans les schémas dynamiques et spatiaux de Stimuli nerveux. Ces programmes de traitement d’information peuvent très bien se comparer au « software » d’un système technologique de traitement d’information. Mais il ne faut pas réduire le cerveau au statut d’ordinateur. Dans cette optique les processus de fonctionnement du cerveau ne sont pas des objets du monde un, ils possèdent une réalité fonctionnelle, précisément celle de l’information. Une petite partie de ces processus s’accompagne d’une prise de conscience, plus exactement, certains résultats du traitement de l’information à l’intérieur du cerveau accèdent à la conscience, ce sont des perceptions, des sentiments, des désirs. De ce point de vue, la conscience est un côté intérieur subjectif, une intériorisation de notre comportement. Elle n’a pas de réalité substantielle, il s’agit d’une qualité de l’activité du cerveau qui apparaît à un certain degré de complexité de l’organe cervical.

En ce qui concerne les relations entre le cerveau et la conscience, autrement dit le problème corps-esprit, je voudrais n’évoquer ici qu’un aspect en disant qu’il n’y a pas entre les phénomène subjectifs de la conscience et l’activité matérielle du cerveau de liens de causalité ni d’identité, il y a plutôt interdépendance et complémentarité. La conscience nous livre à partir d’une sélection dont les critères nous restent inconnus une vision du monde individuellement pertinente dans laquelle les objets, les lieux et les événements jouent le rôle déterminant. C’est ainsi que se forme la conscience chez l’homme et même chez les animaux, tout au moins les animaux supérieurs. Mais pour les fonctions supérieures du cerveau humain, cette conscience ne suffit pas. Ils supposent un autre niveau de fonctionnement, un niveau de réflexion que nous qualifions de conscience de soi. Pour définir brièvement la conscience de soi, on pourrait dire que c’est la perception intérieure de l’être vivant non seulement *dans* son monde, ce qui correspondrait à la simple conscience, mais aussi *vis-à-vis* du monde. Par la conscience de soi, l’individu fait l’expérience du monde et en même temps de lui-même en tant qu’objet de ce monde, il est conscient à la fois de son expérience subjective et de sa propre existence, autrement dit, réflexion double, *mode d'expérience duelle* et indivisible de l’individu. [...]

Les objets du monde trois peuvent être des pensées de la conscience, véhiculées par des processus de fonctionnement du cerveau, traitées par des modules de l’encéphale; leur somme ou l’ensemble de leurs structures autonomes constitue ce que l’on appelle la *connaissance* au sens le plus strict du terme. Mais elles se concrétisent aussi dans des institutions, des productions et des organisations de toutes sortes, dans les œuvres d’art, la musique, les livres et les produits de la technique qui constituent à leur tour une deuxième nature réelle d’éléments du monde trois, c’est cette nature seconde qui nous cause actuellement le plus de problèmes. L’évolution ne joue plus un rôle déterminant dans les processus de la culture, en tout cas pas dans les temps historiques, ils échappent à l’évolution: la culture est un produit postévolutionnel dont le mode de déroulement est l’histoire; celle-ci présente certes plus d’une analogie avec le processus d’évolution biologique, mais il est essentiel de l’en distinguer. [...]

[...]

La culture nous rend-elle plus humains ?

Popper: [...] Mon optimisme consiste à affirmer qu’il n’est pas antinaturel, qu’il n’est pas contraire à l’évolution, qu’il n’est pas contraire au principe de la lutte pour la vie, de penser qu’il pourrait y avoir un jour la paix dans le monde des humains. Car nous pourrions au lieu de nous trucider mutuellement, rejeter nos théories lorsque nous nous apercevons qu’elles sont inutilisables. C’est un point de vue que je défends ; ce n’est pas une prophétie, mais l'affirmation qu’il ne serait pas antinaturel, ni encore une fois contraire au principe de la lutte pour la vie (comme on l’a si souvent prétendu) de créer dans le monde des humains la paix entre les hommes. On a très souvent dit que la paix serait antinaturelle, et on a même longuement débattu sur ce point il y a environ un siècle. Je dis pour ma part que la nature a elle-même produit le langage et qu’en nous donnant la possibilité de formuler nos théories par le langage, elle a créé une nouvelle dimension qui fait que la paix ne serait pas antinaturelle. Qu’il est difficile de préserver la paix, qu’il se peut que nous nous entre-tuions tous avant d’avoir trouvé cette voie raisonnable, je le sais pertinemment. Mais je tiens à répéter une chose : la raison et l’espoir de la raison ne sont pas antinaturels. [...]

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Faire usage du langage est-ce renoncer à la violence ?

Quant à savoir comment l’analyser dans le détail, il y aurait beaucoup à dire. Bien sûr, les animaux sont en un certain sens capables de mentir, mais l’homme a la possibilité de *dire* non seulement des choses vraies mais aussi des choses fausses. Certes ces choses fausses sont le plus souvent non pas des mensonges mais des erreurs. Mais en tout cas avec la possibilité de dire quelque chose de faux se pose tout le problème de Ia recherche de la vérité et de la critique. Ce dernier point me semble l’élément fondamental du monde trois, un élément justement très spécifiquement humain. [...]

II est très significatif de la superficialité intellectuelle de notre temps que l’on parle constamment comme si le langage était communication, uniquement communication et uniquement expression. L’accent mis sur cette seule fonction d’expression du langage a d’ailleurs donné naissance à l'expressionnisme artistique. Qu’est-ce que l’art dans son acception générale? L’art est expression de la personnalité : moi, artiste, je suis important dans le domaine de l’art ; il faut que je m’exprime, il faut éventuellement que je communique avec les autres. C’est tout ce qui semble importer dans l’art. Et c’est ce qui l’a condamné à sa perte. Les artistes ne sont jamais que des hommes, et si on leur dit que tout cela n’est qu’expression, ils expriment tout simplement leurs sentiments, ou peut-être l’esprit de leur temps. C’est toute la vérité sur le déclin de l’art ; les philosophes superficiels sont responsables de la chute de l’art. [...]

Le langage ne sert-il qu’à communiquer ?

L’art transforme-t-il notre conscience du réel ?

L’art sait-il montrer ce que le langage ne peut pas dire ?

L'oeuvre d'art peut elle nous apprendre quelque chose ?

Une oeuvre d'art peut-elle échapper aux critères du beau et du laid ?

LA SOCIÉTÉ OUVERTE

[...]

Autrement dit, j’ai vu, en tant que darwiniste, que nous ne produisons pas uniquement, comme les autres organismes, des doigts, des yeux et des oreilles, mais que nous produisions aussi des lunettes, des appareils acoustiques, tous les *outils* possibles et imaginables. Parmi ces outils qui existent en un certain sens à l’extérieur de nous, et en tant qu’objets physiques présents à l’extérieur de nous d’une façon tout à fait banale, le principal est le langage humain avec ses particularités extraordinairement importantes qui le distinguent très nettement du langage animal. [...]

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

Respecter la nature, est-ce renoncer à la transformer ?

Ce que j’ai sans doute ajouté encore, c’est l’extraordinaire importance de ce monde trois pour la vie humaine. J’affirme que seule notre relation au monde trois nous permet véritablement d’*exister* en tant que personnalités.

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Que gagne-t-on à échanger ?

On n’apprend pas à parler en écoutant

Nous avons dit qu’il n’y avait pas d’humanité sans ce monde trois; notre humanité réside dans l’interaction entre nous et le monde trois. Je reviens à avant-hier; nos activités saisissent le monde, elles aspirent en nous les informations sur le monde. Ce n’est pas l’information qui pénètre en nous. Si je ne regarde pas et si je n’y fais pas attention, tout cela n’a pas d’existence pour moi. Par l’attention et l’intérêt que nous lui portons, nous faisons pénétrer l’information en nous. Cette activité vaut également pour les enfants dans leur rapport au langage. Les enfants n'apprennent pas à parler en *entendant* parler, ils apprennent à parler en *parlant*, en faisant des essais de paroIe. Par ces essais actifs, chaque enfant recrée en quelque sorte le langage. Puis il apprend aussi à écouter, à prêter l’oreille. [...]

La perception peut-elle s’éduquer ?

Que sait-on du réel ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Que gagne-t-on à échanger ?

La défiguration d’Emmanuel Kant

[...]

Kant est l’un des êtres les plus admirables dont l’histoire puisse nous parler, totalement honnête, totalement préoccupé de savoir. Il a écrit une œuvre qui contient des idées prodigieuses, mais s’attaque à un problème insoluble qui repose sur un malentendu. Il voulait montrer pourquoi la théorie de Newton était *vraie*. Comme nous le savons aujourd’hui, la théorie de Newton est une hypothèse grandiose. Peut-être est-elle vraie, mais on ne peut pas le montrer à partir de principes fondamentaux. Toutefois Kant avait des raisons de penser que c’était la mission de la théorie de la connaissance. Tout cela faisait une situation malheureuse dont est sorti un livre en partie incompréhensible ou tout au moins très difficilement compréhensible: *la Critique de la raison pure*. Totalement honnête, un livre merveilleux, mais très difficile à comprendre. II n’a pas résolu son problème, et il ne pouvait pas le résoudre. Et c’est de là qu’est née en Allemagne la confusion entre incompréhensibilité et profondeur. [...]

Il y a bien longtemps que je ne lis plus Hegel, tout simplement parce que je ne le pense pas honnête. Il ne cherche pas la vérité : il veut impressionner son monde. La philosophie de Hegel a véritablement été en Allemagne la première philosophie traitant de problèmes de pouvoir. [...]

Marx a montré, et c’était essentiel à l’époque, qu’il vivait dans un monde social mauvais, dans un monde où il y avait d’un côté l’oppression et l’exploitation, la faim et la misère, de l’autre le luxe. De ce point de vue, il a fait une oeuvre importante et il a contribué à la réforme de ce monde. [...]

Le philosophe doit-il gouverner ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire ?

Le meilleur des mondes jusqu’à ce jour

[...]

C’est ma thèse principale: l’idée que nous vivons dans un monde qui est bien et que les médias, les journalistes, les intellectuels croient tous autant qu’ils sont que nous vivons dans un monde misérable, et que l’on transmet cette conviction aux jeunes. Nous assistons alors, par exemple en Allemagne ou en Italie, à des actes terroristes horribles dans lesquels des innocents sont tués, par des jeunes gens qui ont une haute idée d’un monde meilleur et croient trouver ce monde meilleur, par exemple en Russie ou dans un autre pays communiste, où les hommes sont asservis et n’ont pas le droit de parler ouvertement.

Marx reste Marx

Bartley : Je voudrais ajouter quelques mots à la critique de Marx par Karl Popper. Les deux ouvrages de Karl Popper *La Société ouverte et ses ennemis* et *Misère de I’historicisme* contiennent une réfutation sans appel des théories du marxisme. Bryan Magee, socialiste et membre du Parlement Britannique a écrit: « Je ne vois pas comment qui que ce soit de censé, après avoir lu la critique de Marx par Popper peut encore être marxiste. » Ce n’est qu’un commentaire parmi tant d’autres du même type, mais il faut aussi reconnaître que beaucoup d’auteurs marxistes s’élèvent le plus violemment là contre. Il faut citer parmi ces auteurs Ernst Bloch, Georg Lukács et Herbert Marcuse. Ces auteurs affirment que Marx n’est pas un historiciste, comme le prétend Popper s’appuyant sur des citations du *Capital*, mais un humaniste et un existentialiste. Ils affirment que le prétendu marxisme contre lequel s’élève Popper est une construction de Engels. Du reste, ils ne contestent pas l’extraordinaire influence politique de Engels. Ils ne contestent pas non plus que Popper a réfuté ce marxisme qui a été le seul reconnu par les pays communistes, par la Deuxième et la Troisième Internationale, et par Lénine.

Leur principal argument contre la critique de Marx par Popper repose sur quelques manuscrits du jeune Marx, qu’il n’a jamais publiés et qui étaient inconnus à l’époque où Popper élabora à Vienne sa critique de Marx. Ce sont les « Manuscrits parisiens » ou « Manuscrits de 1844 ». Les adversaires de la critique poppérienne ont prétendu que la découverte des « Manuscrits parisiens » rendait cette critique nulle et non avenue. En décembre 1982 s’est déroulée ici, en Autriche, à Linz, une conférence internationale sur l’histoire du mouvement des travailleurs. Un chercheur hollandais y a exposé les résultats de ses longues années d’étude extrêmement méticuleuse des « Manuscrits parisiens ». La conclusion était pratiquement que ces manuscrits sont une légende. Les manuscrits existent matériellement au sens du monde un de Popper, mais leur contenu, leur signification de l’ordre du monde trois est inexistante. Ce ne sont pas des manuscrits que Marx aurait éventuellement publiés un jour, ce ne sont que des notes désordonnées, que Marx avait prise en lisant divers auteurs. Ce que l’on a considéré comme le contenu principal de ces « Manuscrits », la théorie de l’aliénation, Marx n’y avait pas seulement renoncé dès 1846, il la tournait en dérision, comme le fait du reste Popper. Dans son œuvre publiée, et même avant, Marx n’est pas partisan de la théorie de l’aliénation. On pourrait certes dire que Popper a eu de la chance que les écrits du jeune Marx, encore inconnus à l’époque de sa critique, ne changent véritablement rien, mais on ne peut pas prétendre que les adversaires de la critique de Popper n’aient seulement pas eu de chance. Au contraire, tout le bruit que l’on a fait autour de ces écrits de jeunesse de Marx était du point de vue de la recherche premièrement un peu léger, le manuscrit n’avait été ni étudié à fond, ni critiqué, deuxièmement, la démarche de ces critiques reposait sur la foi dans l’autorité ; l’auteur étant le grand Marx, on surestimait un manuscrit de jeunesse insignifiant, et on lui accordait même la prépondérance sur les écrits qu’il avait lui-même publiés. [...]

La pire forme de gouvernement — à l’exception de toutes les autres

[...]

tout individu qui se mêle d’une manière ou d’une autre de politique, en formulant des théories, ou par l’intermédiaire d’une idéologie nouvelle devrait être conscient de deux choses : il doit être conscient d’endosser une énorme responsabilité intellectuelle, et il doit être conscient qu’il peut aussi causer des dommages. II doit penser qu’il ne sait rien, et il doit apprendre qu’il doit garder l’esprit ouvert et qu’il n’a pas le droit de se donner l’air de savoir lorsqu’il ne sait rien. Il doit pratiquer son autocritique et se tenir toujours prêt à améliorer ses théories sur l’État et sur la société. La détention du pouvoir politique est une absurdité. Comme l’a dit un jour très bien et très simplement l’Anglais H. G. Wells : « Grown men do not need leaders », « des êtres adultes n’ont pas besoin de dirigeants. » Et il ne faut pas non plus qu’ils veuillent se présenter comme des dirigeants. [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

N’est-on responsable que de ses propres actes ?

La politique doit-elle faire le bonheur des citoyens ?

II est absurde de se plaindre de la démocratie. La réponse à ce type de grief est impie : qu’as-tu fait pour améliorer la démocratie ?

Des instincts qui ont la nostalgie de l’âge de pierre

[...]

La philosophie de la connaissance connaît un dilemme que l’on pourrait appeler le dilemme de la justification. Lorsqu’on veut justifier une proposition par d’autres propositions, on peut soit poursuivre le processus de justification, soit l’interrompre. La régression à l’infini et le cercle logique de justifications logiques n’offrant pas de possibilités praticables, les possibilités se réduisent au dilemme du choix entre interruption dogmatique du processus de justification ou scepticisme.

Deuxième proposition : ce dilemme de la théorie de la connaissance, qui se présente sous l’aspect du Style de raisonnement de la philosophie de la justification, trouve son pendant en philosophie politique dans le choix entre deux autres solutions, le dogmatisme sous la forme de l’inféodation de l’individu à la collectivité ou l’anarchie. La question se pose alors de savoir si entre ces deux solutions, il y a véritablement un dilemme.

Troisième proposition : pour la vie des petits groupes tribaux, le choix entre les deux solutions que nous venons d’énoncer représente véritablement un dilemme. Or l’humanité a vécu pendant trois à quatre millions d’années en petites hordes pratiquant la chasse ou la cueillette. Au sein de ces petits groupes, groupes du face à face, tous les membres se connaissent personnellement, ils peuvent se toucher et par conséquent s’émouvoir mutuellement. Étant donné qu’un tel petit groupe disparaîtrait immédiatement s’il voulait se livrer à I’anarchisme, il ne lui reste que la solution de l’inféodation de l’individu à la collectivité. Le sauvage est donc nécessairement collectiviste. Nos institutions morales sont adaptées à la vie en petit groupe, elles sont assimilées dans le processus de socialisation de l’enfant et dominent donc encore aujourd’hui notre affectivité. Si toutefois à l’époque moderne on conserve le principe de l’inféodation de l’individu à la collectivité comme seule possibilité de maintien d’un ordre social, cela nous conduit nécessairement au totalitarisme. Le collectivisme moderne est donc une tentative de retour à l’état sauvage.

Quatrième proposition : la philosophie de la justification présente le fondement de la théorie de la connaissance comme la position de philosophie politique plaidant pour la poursuite d’une planification. C’est la position que Friedrich von Hayek a qualifiée de « rationalisme constructiviste ». Le centre de cette position est la croyance qu’il serait toujours possible d’obtenir de meilleurs résultats par une construction planificatrice que par le processus d’organisation autonome, intervenant comme une « main invisible » pour créer un ordre spontané. L’idéologie de la planification centrale comporte une part d’holisme : l’idée que la collectivité et non pas l’individu doit être l’essentiel, que l’État sert la collectivité et non pas l’individu. Comment se fait-il que l’idéologie de la planification centrale s’appuie sur la philosophie de la justification? Une politique de poursuite de la planification ne paraît rationnelle que si l’on admet que Ie planificateur détient un savoir sur le fonctionnement de la société, un savoir assez étendu et sûr. Plus la restructuration sociale que l’on vise est importante, plus il faudrait que le savoir des instances centrales de la planification soit étendu et sûr.

Cinquième proposition : le dilemme « dogmatisme ou anarchie », qui constitue un véritable dilemme pour la vie en petit groupe, n’est plus un véritable dilemme pour la vie d’une grande société qui devient une entité abstraite. Dans ce contexte, ce dilemme disparaît dès que se dessine une troisième possibilité. Or la critique de Karl Popper offre cette troisième possibilité. Dès lors que l’on s’aperçoit que dans le domaine politique on a aussi la possibilité de résoudre les problèmes rationnellement, le dilemme disparaît. Et le schéma de la solution rationnelle des problèmes est le même dans tous les domaines : c’est une combinaison de créativité et de critique. C’est essentiellement un schéma évolutionniste qui trouve aussi son pendant en biologie avec la combinaison de la mutation et de la sélection.

Au cours de l’évolution culturelle les conditions d’existence d’une société d’hommes libres se sont progressivement réunies. Autrement dit, il est devenu possible que soit créée une telle forme d’organisation sociale quand les hommes le voulaient. Parmi ces conditions il faut compter la formation d’une tradition critique avec la vérité comme principe régulateur, l’affirmation fondamentale de la faillibilité de la capacité de connaissance humaine et l’idée que la discussion rationnelle constitue dans tous les domaines une aide à la solution des problèmes.

X

L’une des conditions d’existence de la société ouverte est donc l’institutionnalisation de la critique. Dans le régime démocratique, une forme de critique des dirigeants a été institutionnalisée avec la possibilité de voter une motion de censure. Un régime n’est démocratiquement légitimé que lorsqu’il offre à ces citoyens cette possibilité. Dans les prétendues démocraties populaires, les citoyens n’ont même pas le droit d’exprimer leur opinion avec leurs pieds ! C’est tout à fait rationnel du point de vue des détenteurs du pouvoir, puisque sinon un capital humain précieux quitterait le pays. La situation idéale serait la concurrence entre les États pour recruter leurs citoyens. Cela aurait aussi son utilité en Occident, car les différents États se donneraient un peu plus de mal pour augmenter leur attrait en tant que patrie d’élection. En effet, de même qu’en science la compétition entre les théories est indispensable au progrès de la connaissance, la concurrence entre les principes politiques est indispensable à l’amélioration des institutions.

Mais qu’entend-on en l’occurrence par amélioration ? Le système démocratique est purement théorique. Il ne peut pas à lui seul créer une société d’hommes libres.

Et comme tout système théorique exploité abusivement il dégénère en dictature du plus grand nombre.

La définition de la société ouverte met l’accent sur le rôle de la discussion rationnelle et de la critique. Mais, de même que la notion de discussion rationnelle, celle de société ouverte reste théorique.

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Sixième proposition : le jugement de valeur doit être précédé d’une prise de position. C’est seulement alors, une fois qu’il est explicite, que la critique rationnelle d’un jugement de valeur ou d’un système moral devient possible.

Septième proposition : tout système moral repose sur une image de l’homme, un certain idéal humain.

Huitième proposition : la méthode a permis d’améliorer l’image de l’homme. A la grande tradition dominant jusqu’à présent la philosophie de l’histoire, tradition de la philosophie de la justification au sens du rationalisme classique, s’oppose désormais le rationalisme critique qui affirme que nous ne sommes forcés de dogmatiser aucune position. Le jugement de valeur qui s’inscrit à la base de la société ouverte au sens de Popper repose sur une vision de l’homme reconnaissant, outre la faillibilité, l’unicité de la personne humaine, et sur un idéal humain qui pose la liberté personnelle comme valeur fondamentale. Si, partant de ce jugement de valeur, on essaie d’apprécier différents systèmes, la question décisive est la suivante : combien de marge de liberté accordent-ils à l’individu? Autrement dit, dans combien de domaines de l’existence s’immisce l’Etat? La distinction principale s’établit donc entre les États de droit, libéraux, avec séparation des pouvoirs d’un côté, et les dictatures monocrates de l’autre. La philosophie du rationalisme critique est l’un des fondements de la philosophie de la société ouverte, de l’État de droit libéral. Cette forme de régime politique est exposée à bien des dangers, et elle est menacée en particulier aujourd’hui par un certain nombre de ses propres courants résultant d’une conception totalitaire des idées libérales.

[...]

Mauvaise éducation à l’infaillibilité

[...]

Tout le monde sait que nous sommes faillibles, que nous le sommes même très profondément. Néanmoins dans les conditions normales nous ne reconnaissons jamais cette faillibilité aux yeux des autres, ou nous ne la reconnaissons que très rarement. Il y a des exceptions intéressantes. Lorsque l’on essaie par exemple de parler une langue étrangère. Combien de fois n’entend-on pas répondre à la question : « Est-ce que vous parlez allemand?» «Oui, un peu». En l’occurrence l’individu accepte d’avouer que ses connaissances sont insuffisantes, mais dans d’autres domaines, il hésite à le faire. En règle générale, l’homme s’efforce de cacher, de dissimuler qu’il peut se tromper. On pourrait y voir une sorte d’entente secrète : nous savons tous à quel point nous pouvons nous tromper, à quel point nous savons peu de choses, mais personne n’aime le reconnaître. A l’école, on nous éduque comme si notre tête était un seau, comme l’a décrit Popper, et si le travail des maîtres consistait seulement à y verser l’information avec le bon entonnoir. Mais si nous voyons aussi clairement ce qui ne va pas dans notre système d’éducation, pourquoi est-il si difficile de le changer ?

[...]

X

Même les médecins ont le droit de se tromper

[...]

Je commencerai par le problème le plus grave à mes yeux: comment aider le malade à mourir au terme de sa vie ? C’est une tâche difficile pour le médecin. Elle a été d’autant plus difficile pour moi que mes patients étaient des personnes jeunes atteintes d’un cancer des os ou de leucémies. [...]

J’ai seulement remarqué que lorsque le malade pense que sa vie a été un échec (ce que pense la majorité des gens), il se résigne plus facilement et accepte sa fin presque sans difficulté, même lorsqu’elle est prématurée. En général, le malade qui a atteint cette phase meurt dans les quelques jours ou les quelques heures qui suivent ; mais lorsque le malade a eu une vie réussie, il continue de lutter contre la mort ; pour un patient de cette sorte la mort est inacceptable, au même titre que tout autre échec. [...]

L’homme doit-il se résigner à mourir ?

Naturellement, il arrive aussi qu’un médecin inexpérimenté établisse un diagnostic incontestablement faux. C’est pourquoi on devrait procéder bien plus souvent à ce qu’on appelle l’« analyse de cas » pour mieux tirer la leçon des erreurs. On devrait aussi, chaque fois qu’un malade meurt en milieu hospitalier, procéder à une autopsie. D’après des estimations fiables, le diagnostic est faux dans 15 % des cas, et dans 30 à 40 % des cas, avant l’autopsie, le médecin ignore pourquoi le malade est mort à ce moment-là. Quels rapports tout cela a-t-il avec la philosophie de Popper ? Des rapports nombreux et essentielle! Les « analyses de cas » et la pratique systématique de l’autopsie peuvent nous apprendre beaucoup sur l’erreur médicale. Karl Popper a écrit qu’il fallait pour apprendre tirer la leçon de nos erreurs. Masquer les erreurs est donc le plus grave péché intellectuel que l’on puisse imaginer. L’erreur est humaine, mais l’organisation sociale de la médecine doit être *ouverte*, elle doit être critiquable. Aucun médecin ne détient ni ne détiendra jamais la vérité; la science médicale n’est que l’inlassable recherche de Ia vérité. [...]

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Un poppérien journaliste

[...]

tout journaliste sérieux travaille selon les principes de réfutation de Popper. L’article idéal devrait être conçu de telle sorte que figure même au-dessus la thèse qu’il veut prouver et que le journaliste expose ensuite successivement toutes ses tentatives de réfuter sa propre hypothèse. Qu’il les présente de telle sorte que le Iecteur puisse quasiment refaire avec lui toute sa démarche, suivre l’enchaînement des déductions, et le cas échéant détecter les points faibles ou les contradictions. Le journaliste ne dit donc pas non plus la vérité, il exprime une hypothèse sur la vérité, hypothèse qu’il a testée au mieux de ses connaissances et en toute conscience. Il est donc dans la nature même du journalisme, que le journaliste se trompe ou risque de se tromper dans tant et tant de cas. Car si ses articles doivent être écrits de telle sorte qu’il ait raison dans tous les cas, de même que les théories scientifiques de cette espèce, ils sont en réalité sans contenu. C’est pourquoi je ne tiens pas l’aveu de l’erreur journalistique pour une honte, mais en vérité pour la honnête du journalisme.

Les parallèles vont encore plus loin : nous avons aussi dans le domaine journalistique des objections analogue à celle de Kuhn à l’égard de Popper l’affirmation que l’établissement de la vérité journalistique fait en réalité tout autrement. La présentation des faits qui s’imposerait ne serait pas celle qui se rapprocherait le plus de la vérité, mais bien plutôt celle qui aurait de son côté le plus grand nombre de journalistes, ou les journalistes les plus démagogues, le journal le plus riche ou les lobbies plus puissants. Si cette critique se limitait à montrer tous les dangers qui menacent une présentation conforme à la vérité, elle serait précieuse et jouerait un rôle important dans la société ouverte. Mais elle s’accompagne, comme la pensée de Kuhn, d’une curieuse tendance à l'exagération. Elle tend à confondre le risque d’utilisation abusive d’une institution avec l’impossibilité de l’utiliser. Et c’est là que nous rejoignons dans mon esprit notre débat d’aujourd’hui consacré aux menaces qui pèsent sur la société ouverte : à l’origine de la destruction de la démocratie, il y a toujours l’affirmation générale et sans preuves qu’il ne serait plus possible de parvenir à de bonnes solutions avec les institutions existantes. Cette argumentation se déguise sous les formes les plus diverse dans le domaine du journalisme, elle consiste à dire que le journal est un instrument des puissants, affirme que les tribunaux ne seraient fondamentalement plus capables de prononcer des jugements corrects parce que les juges font partie de la classe dominante et les accusés des classes défavorisées, alors que nos tribunaux ont en réalité été créés pour mettre un terme à l’arbitraire du pouvoir en place. La médecine est qualifiée de « classe », la culture de « culture de classe », plaisir onéreux d’une minorité. La position la plus extrême en la matière est le principe de la critique marxiste du capitalisme prétendant que le système démocratique n’est rien d’autre qu’un instrument de la classe dominante pour assurer son pouvoir. Il serait absurde de croire que l’on puisse raisonnablement, dans les domaines du journalisme, de la politique ou de la science, rechercher des solutions meilleures et plus convenables et aspirer à la vérité. Je considère que c’est l’un des plus grands dangers qui pèsent sur notre société ouverte. On serait tenté de dire avec Popper que la critique est devenue non-critique. Il est vital pour la société ouverte de douter que nous détenions la vérité. Mais il est mortellement dangereux de douter qu’on puisse la trouver.

Attention aux critiques non critiques

L’un des plus grands problèmes de mon métier est qu’il n’y a pratiquement dans aucune autre catégorie autant de critiques non critiques. Nous vivons de l’exagération. Personne n’a diffamé plus souvent que nous les institutions sociales; des problèmes que l’on peut tout à fait résoudre dans le cadre d’une justice active et qui fonctionne, nous les érigeons en « crise de la justice ». Des problèmes que l’on peut tout à fait résoudre dans le cadre d’une médecine dans le fond très productive, nous les transformons en « crise de la médecine ». Des problèmes que l’on peut tout à fait résoudre dans le cadre d’une démocratie pourtant étonnamment résistante, nous en faisons une « crise de la démocratie ». Et le tout réuni, nous l’appelons crise des institutions ou crise du système. C’est nous qui sommes si portés à confondre l’abus d’une institution avec son incapacité de fonctionner. Mais en dévalorisant ainsi, les unes après les autres, en partie par incompréhension, en partie par légèreté, les institutions qui constituent une société libre, nous compromettons l’existence même de cette société. En transposant à la science on pourrait dire que cela reviendrait à rejeter brusquement des théories confirmées, sans qu’elles aient été réfutées et sans disposer de théories meilleures pour les remplacer. [...]

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Les libertés demandent à être exercées

[...]

Popper : Tout cela aussi me va droit au cœur. Pour finir, je dirai encore une fois : essayez de voir le monde pour ce qu’on peut réellement penser qu’il est, un endroit merveilleux que nous pouvons encore embellir et cultiver comme un jardin. Et essayez ce faisant de conserver la modestie du vieux jardinier qui sait d’expérience que nombre de ses essais échoueront. [...]

POSTFACE

KARL R. POPPER (Décembre 1984)

[...]

J’entends par « société ouverte » non pas tant une forme de régime politique ou de gouvernement qu’une forme de coexistence humaine dans laquelle la liberté des individus, la non-violence, la protection des minorités et la protection des faibles sont des valeurs essentielles. Dans nos démocraties occidentales ces valeurs semblent aller de soi pour la majorité d’entre nous.

Mais précisément, que ces valeurs nous semblent aller de soi constitue l’un des dangers qui pèsent sur la démocratie. En effet, peu d’entre nous ont assez d’imagination, pour être capables de se représenter la vie dans une société moderne non démocratique. [...]

Il en va ainsi de la liberté. Il est bien évident que la liberté doit avoir des limites. Comme l’a dit un jour un juge américain : « La limite de ta liberté, ta liberté de bouger tes poings à ta guise, est le nez de ton voisin. » Et cela nous amène à ce que Kant a défini comme les limites inévitables imposées à la liberté par la vie en société. Il vaut mieux qu’elles soient fixées d’emblée identiques pour tous.

Nous avons besoin de l’État et de ses lois pour que les limites inévitables imposées à la liberté des citoyens soient les mêmes pour tous.

Ainsi l’idée de liberté conduit-elle inévitablement à celle d’égalité. Mais l’idée d’égalité comporte un certain nombre de menaces pour l’idée de liberté. Si le rôle de l’État est de veiller à l’égalité des droits et des devoirs des citoyens, la puissance étatique devient une menace pour la liberté. Nombre de penseurs s’en sont rendu compte. Le danger peut provenir de la bureaucratie qui devient la classe dominante et menace non seulement la liberté mais pour finir aussi l’égalité qu’elle risque même d’abolir ; nous ne risquons pas d’être asservis uniquement par un dictateur, un Mussolini, un Staline ou un Hitler, mais aussi par l’État lui-même, par une bureaucratie anonyme. Ce danger a été très bien analysé par Alexis de Tocqueville dans son magnifique ouvrage *La Démocratie américaine* (publié en 1835 et 1840), et plus tard par Max Weber.

J’ai encore présent à l’esprit le souvenir de l’endroit à Vienne (c’était derrière le monument à Gutenberg, sur le Lugeck), où je compris brusquement, en janvier 1918, qu’un ordre social parfait, ou un ordre social presque parfait ne peut guère se maintenir longtemps ; lorsque tout va très bien, les gens pensent que cette atmosphère de liberté est naturelle, et ils n’ont plus la vigilance nécessaire à l’égard des menaces qui pèsent sur la liberté. Tant qu’il reste des êtres ambitieux et avides de pouvoir, ils précipitent alors sans peine une société heureuse dans le malheur. (C’est aussi l’idée qui inspira aux citoyens d’Athènes l’instauration de l’ostracisme qui leur fit envoyer en exil Aristide et Thémistocle.) *Il ne peut pas y avoir de société parfaite*.

Il y a beaucoup d’autres raisons qui feraient qu’un ordre social trop parfait sombrerait dans l‘abolition de la liberté ou serait de quelque manière non viable. Bien des utopies ont été lancées en Amérique et nous devrions exiger d’une société ouverte non seulement qu’elle tolère mais même qu’elle encourage ce genre de tentatives. Toutefois les utopies qui étaient libres se perdirent ; et celles qui ne se perdirent pas n’étaient pas libres; elles étaient commandées par un dogme religieux ou idéologique.

L’organisation d’une société ne peut pas être meilleure que ses membres. Et même si l’éducation peut faire beaucoup, cela signifie tout au plus que certains êtres peuvent en influencer d’autres (en particulier des jeunes). Or les vrais bons pédagogues ne sont pas nombreux. Et même les éducateurs et les enseignants nés peuvent se lasser de leur activité. [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

S’opposer à l’autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

Etre cultivé rend-il meilleur ?

La culture nous rend-elle plus humains ?

Passons à la question du pouvoir politique. Platon a formulé la question comme suit : *Qui doit gouverner ?* Le plus petit ou le plus grand nombre ? Et sa réponse était : le meilleur doit gouverner ! Cela aurait été aussi la réponse de Mussolini ou d’Hitler. La question est restée en substance toujours la même. Marx demandait aussi : « Qui doit gouverner? Les capitalistes ou les travailleurs? »

Mais en fait la question est mal posée, et j’ai proposé de la remplacer par une autre, à savoir comment organiser l’État et le gouvernement de telle sorte que même les pires dirigeants ne puissent pas causer trop de dommages ? La réponse à cette question est la démocratie qui nous permet de destituer un gouvernement sans effusion de sang. Que l’on songe par exemple au renvoi du président Nixon qui fut théoriquement une démission. [...]

Le philosophe doit-il gouverner ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?